

L' Abeille.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 26 Janvier 1854.

ALLIANCE DE LA SCIENCE ET DE LA RELIGION.

Il y a quelques semaines, l'Abeille donnait la description de la *fête des écoles*, instituée par Mgr. l'Archevêque de Paris, pour célébrer et cimenter cette alliance que les esprits forts du dernier siècle n'avaient que trop réussi à faire regarder comme impossible. Aujourd'hui, après trois quarts de siècle de tempêtes effroyables sorties de cette guerre contre nature, les esprits cherchent le repos dans cette alliance naguère repoussée comme un dur esclavage. En cette occasion, l'éloquent prélat a voulu inaugurer lui-même ce rapprochement par un magnifique discours dont, en notre qualité de tout petit philosophe chrétien, nous aimons à faire part à nos confrères par une analyse suivie.

Après avoir, dans une première partie, fait connaître le génie et le cœur de St. Augustin, choisi pour patron de l'année dernière, Mgr. expose, dans la seconde partie, les bases et les conditions de cette alliance dont St. Augustin a été lui-même un si beau modèle et si éloquent défenseur.

L'alliance entre la Religion et la Science, repose sur deux ordres bien différents de choses : l'ordre naturel et l'ordre surnaturel, la raison et la foi. Le grand Augustin fixe lui-même les limites respectives de ces deux reines de l'esprit humain.

Ceux qui nient l'ordre naturel, de même que ceux qui rejettent l'ordre surnaturel, tombent dans deux excès contraires que l'évêque d'Hippone réprouve également, en faisant ressortir les droits de la nature avec non moins d'énergie que ceux de la grâce. Ce grand docteur reconnaît que les païens, bien que privés des lumières de la révélation, ont pu, avec les seules forces de la nature, faire briller des qualités nobles, des sentimens généreux, des vertus morales ; qu'ils se sont élevés à la connaissance d'un Dieu unique, et dicté quelques-uns des devoirs de l'homme envers la Divinité. Dans leurs écrits, en particulier ceux des Platoniciens, apparaissent ça et là, à travers une foule d'erreurs et de superstitions, des vérités précieuses que nous devons recueillir avec soin pour en faire notre profit, et en embellir la religion du Christ. Voilà ce qu'Augustin pensait de la nature ; la raison à ses yeux, n'est pas moins précieuse.

En effet, la raison sage et guidée par les lumières de l'évangile, devient l'instrument dont l'homme se sert pour acquérir la vérité, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la foi ; et quoique la raison livrée à elle-même ne puisse éclairer suffisamment l'homme dans la voie de ses destinées célestes, ce qu'attestent quatre mille ans d'expérience, toujours est-il vrai que la raison nous conduit, au moins spéculativement, à la connaissance de Celui qui est venu racheter l'univers ; et bref, c'est par elle que la foi nous est possible.

Mais ici il ne faut pas se tromper, et al-

ler jusqu'à croire, avec quelques-uns, qu'il vaille mieux suivre l'autorité des saints que de demander compte des choses de Dieu, comme si la vérité redoutait la lumière. Le Créateur, en nous donnant la raison, cette noble prérogative qui nous élève si loin au-dessus des autres animaux, ne nous a pas défendu d'en faire un juste usage ; non, loin de nous une telle pensée, et ne craignons pas de contrarier sa divine volonté, en nous livrant à l'examen des vérités qu'il propose à notre foi. Augustin lui-même nous l'apprend : l'étude de la vérité ne saurait bien marcher sans l'une et l'autre de ces deux grandes maîtresses de la vie humaine, l'autorité et la raison : l'une préside spécialement aux choses du salut, l'autre se glorifie d'être la mère des beaux-arts et des sciences, et les beaux arts et les sciences c'était, après Dieu et la vertu, la noble passion d'Augustin. Pour nous convaincre de la grandeur de leur utilité, il suffit de lire les immortels écrits du fils de Monique ; c'est là que nous verrons la science et la religion solidaires l'une de l'autre, et comme deux immortelles sœurs marcher en se prêtant un mutuel secours ; c'est là qu'il nous est démontré plus qu'ailleurs, que les sciences embellissent la vie, initient aux mystères de la création, et élèvent l'esprit par la contemplation raisonnée des merveilles de la nature vers leur Auteur éternel.

Mais qu'il est éloquent cet immortel génie, lorsqu'après avoir fait connaître à ses disciples les étonnantes conquêtes de la raison dans le monde scientifique, lorsqu'après avoir déroulé devant leurs yeux le tableau des beautés et des richesses que présente l'univers entier, ils s'écrient ; “ Qu'il en vienne un qui ne se laissât plus surprendre à ces images sensibles des choses, réduite à une certaine unité simple, véritable et permanente, toutes les connaissances que les sciences et les arts répandent de tous côtés avec tant de variété et d'étendue, c'est celui-là qui mérite avec justice le nom de savant ; et il peut sans témérité se livrer à la recherche des choses divines, non-seulement pour les croire sur la foi de l'autorité infallible de l'Église, mais pour les contempler, pour en avoir l'intelligence, et s'en nourrir. ” Celui-là possédant en effet la connaissance de Dieu et de ses œuvres est non-seulement savant, mais il est encore philosophe.

Mais que pensait Augustin de la philosophie ?

Suivant lui, la véritable philosophie n'est point distincte de la religion du Christ, puisque la vérité toujours une est le but de l'une et de l'autre, bien que pour y arriver elles emploient un procédé différent.

Après avoir cité le fameux dialogue entre le philosophe et la raison par lequel Augustin arrive à la base de la certitude philosophique, Mgr. détermine ainsi avec Augustin lui-même ce qui est du ressort de la philosophie : le Beau, le Vrai, le Bien ; ce sont les trois points fondamentaux de la science philosophique.

Et d'abord, pour bien apprécier le beau il suffit de jeter un coup d'œil sur les écrits du St. Docteur, et d'y recueillir les inspirations de ce grand génie, de ce cœur magnanime ; on a ainsi la théorie du beau la plus vraie et la plus complète.

Il n'est rien de plus différent que les mœurs des Romains sous la royauté et les commencements de la République, et depuis les Gracques jusqu'à la chute de l'empire. C'est à la première de ces époques que s'applique le mot de Bossuet : “ Le fond d'un Romain est l'amour de sa patrie et de sa liberté. ” Cette parole profonde explique les grands succès de Rome, son ardeur toujours nouvelle à combattre ses ennemis ; son sénat composé de ce qu'il y avait de plus respectable, de plus expérimenté, était regardé par les étrangers comme une assemblée de demi-dieux. Il ne désespérait jamais de la république, même après la bataille de Cannes. Les armées se composaient d'hommes qui n'étaient avides que de gloire. Des guerres qui ne rapportaient que de la gloire et de la puissance aux Romains, ne pouvaient corrompre leurs mœurs. Mais il n'en fut plus ainsi lorsqu'ils se furent enrichis des dépouilles de Carthage, et surtout lorsque Sylla eut livré à ses soldats les richesses de l'Asie. Dès cette époque, tout était changé dans les mœurs des Romains. Écoutez un Historien contemporain qu'on ne pourra accuser de partialité puisqu'en décrivant les mœurs de son siècle il décrit sa vie : je veux dire Saluste. “ Après que, dit-il, les richesses eurent commencé à être en honneur, le courage s'amollit, la pauvreté se vit méprisée. Après les richesses, le luxe et l'avarice s'emparèrent de la jeunesse ; elle commença à ravir, à tout dépenser : prodigue de ses biens, elle désira ceux des autres ; elle mit de côté la pudeur, confondit tous les droits humains et divins, on n'examina rien, on ne fut modéré en rien. Les maisons de campagne étaient bâties avec la somptuosité de celles des villes. . . . On arracha aux vaincus ce que les plus grands hommes leur avaient laissé dans leurs victoires. ” Et pour compléter le tableau il ajoute : “ La frénésie de la débauche était arrivée à un point terrible : toute pudeur était déposée et de la part des hommes et de la part des femmes. ” Une telle conduite politique et privée dénote un peuple de mœurs très corrompues. La corruption devait cependant encore augmenter. Assez d'autres ont peint les mœurs romaines sous les empereurs pour que je puisse faire un tableau aussi déshonorant pour le nom romain et pour l'humanité. Dieu irrité de tant d'infamies préparait ses moyens de vengeance. Lorsque la mesure des iniquités fut comblée, mille hordes féroces sortirent des forêts septentrionales et renversèrent le colosse que Rome avait élevé.

G. P. B.